AUGUSTE LACAUSSADE 1815–1897

Le poète et la vie — IV

O critiques, salut ! ô frères des moustiques
Moins les ailes, salut ! Éternels dénigreurs
Qui distillez le faux et qui vivez d'aigreurs,
Coupe-gorge infestant de votre bande armée
Les bois saints de la Muse et de la Renommée,
Nous direz-vous un jour quel venimeux bonheur
Vous trouvez à tirer sur le noble rêveur,
Qui, près de vous passant, de vous n'eut jamais cure ?
Scorpions embusqués, vous vivez de piqûre !
De vos trompes suçant la moelle des auteurs,
Sans eux que seriez-vous, insectes contempteurs ?
Se gorgeant au soleil de chairs en pourriture,
Vit-on jamais les vers conspuer leur pâture ?
Et vous, vermiculets, vous criez, vous bavez
Sur ceux dont vous mangez, sur ceux dont vous vivez !
Parasites rampeurs, habitants des carnières,
Vermines qui souillez des lions les crinières,
Pour tout mordre et trouer, tarets aux dards jaloux,
Où sont vos raisons d'être ? à quoi donc servez-vous ?
Le fumier produit ; vous, vous êtes plus arides
Que les silex brûlés par les soleils torrides.
D'anxiétés d'eunuque et de désirs rongés,
De vos stérilités sur tous vous vous vengez.
Parbleu ! prenez-vous-en au ciel qui vous fit naître
Pour convoiter la Muse et non pour la connaître.
A produire impuissants, qu'avez-vous secondé ?
Quel noble esprit par vous fut dans sa marche aidé ?
Vit-on jamais sortir l'utile ou le pratique —
Je ne dis pas le beau — d'un crâne de critique ?
Et le barde est par vous de bon à rien traité,
De fol, de songe-creux et d'inutilité.
Et sur ce, votre voix juge, approuve ou gourmande ;

Et vous niez la sève en dévorant l'amande ;
Et régentant la lyre, et tranchant des hautains,
Dogmatisant au nom des Grecs et des Latins,
Et parlant prose et vers sans en savoir la langue,
Et pour le diamant prenant toujours sa gangue,
Et promenant sans fin vos myopes flambeaux
Du soleil des vivants à la nuit des tombeaux,
Ricanant à la mort, insultant à la vie,
Et sans cesse ajoutant le cynisme à l'envie,
Il ne vous suffit point, acharnés disséqueurs,
De mordre, — vous raillez en déchirant les cœurs !

Quoi ! la Muse, pour vous quittant ses chastes voiles,
Vous aurait enseigné le verbe des étoiles ;
Dans la sphère de l'âme et des divinités
Vos yeux auraient accès !... Messieurs, vous vous vantez !
Et que sauriez-vous voir à ces sacrés mystères ?
Pas si haut ! Dieu vous fit pour d'autres ministères,
Ailleurs est votre place ! Exercez vos vertus
Du rôle de Zoïle au rôle d'Anytus.
En ces siècles d'opprobre où règnent les Tibères,
D'un pouvoir soupçonneux faites-vous les Cerbères,
C'est bien ! et, poursuivant les généreux chanteurs,
Jetez sur leurs talons vos abois délateurs,
C'est bien ! et si l'un deux, la colère dans l'âme,
Proteste au nom du droit contre un Olympe infâme,
Et, sous le dais bravant le crime couronné,
Venge au moins dans ses vers son espoir enchaîné,
Dénoncez aux faux dieux le fils des Prométhées !
Accusez-le d'orgueil ! c'est très bien !
O panthées !
Oh ! qu'il est à propos et qu'il vous sied vraiment,
En ces jours de bassesse et d'avilissement
Où la peur, l'égoïsme incline aux platitudes,
De flétrir chez autrui les nobles attitudes !
Sur ce gouffre où l'honneur sent partout un écueil,
Celui qui se tient droit, vous l'accusez d'orgueil.

Ah ! si vous blâmez tant près de vous le poète
Qui passe, et libre, et triste, et portant haut la tête,
C'est que de l'homme en lui marche la dignité ;
C'est qu'il a su garder intacte sa fierté ;
C'est que, fermant son cœur aux lâches défaillances,
Il n'a point, lui, vendu ni trahi ses croyances ;
C'est que, resté debout, et fidèle à son Dieu,
De ce qu'il a de trop, vous, vous avez trop peu !

Mais non ! pour tant crier aux ulcères de l'âme,
Pour jeter de si haut et l'insulte et le blâme,
Nul doute que, planant loin de nos passions,
Des vertus votre vol hante les régions.
Hélas ! ce vol s'arrête aux ardoises d'un Louvre.
La domesticité de ses combles vous couvre !
Des lucarnes ! voilà les sublimes hauteurs
D'où vous plongez sur nous vos regards scrutateurs.
Voilà de quels sommets, votre main vengeresse
Châtiant des rimeurs la tête pécheresse,
Au nom de l'art, au nom du bien, au nom du ciel,
Vous videz sur leurs fronts l'urne de votre fiel !